

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de  
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

**Goudar, Ange**

**A Cologne, 1764**

Lettre LX. Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-9423**

## L E T T R E L X.

*Le Mandarin Cham-pi pi, au Mandarin  
Cotao-yu-se, à Pékin.*

de Paris.

**J**E vais souvent à la comédie. C'est moins pour assister à la représentation des acteurs, que pour y voir la pièce des spectateurs. Je trouve celle-ci plus divertissante, que celle qu'on donne au théâtre. La scène y est toujours originale, & offre un tableau du ridicule de ce peuple. Elle commence longtems avant qu'on tire le rideau & continue demi-heure après qu'il est baissé ; c'est à dire que cette pièce a deux actes de plus que celle qu'on vient voir.

Pour l'ordinaire le parterre ouvre la représentation. On diroit que celui-ci est fait à ressort, & que son mouvement est réglé. Il a son flux & reflux, comme le vaste océan. Une onde pousse les spectateurs vers l'orchestre, & une autre les ramène à la porte. Ceux qui y agitent les vagues, sont pour l'ordinaire de jeunes mousquetaires, qui se divertissent à ce manège. Ils ouvrent & ferment le par-  
terre

terre de la comédie, comme une boëte. Je vis dernièrement baloter deux pauvres provinciaux qui s'y trouverent par malheur ce soir-là, de maniere que je ne crois pas qu'ils puissent de six-mois sortir de leur chambre. Il est difficile, quand on se trouve au milieu de ces messieurs-là au parterre, qu'on en sorte avec tous ses membres.

Mais ce n'est que le prélude de la comédie des spectateurs. Ce spectacle est composé de conversations muettes qui se passent dans les loges. Une jeune dame ouvrit ce soir-là la scene; un abbé l'avoit aimée; mais l'inconstant avoit passé en secondes nôces clandestines avec une autre dame qui étoit ce soir-là à la comédie, dans une seconde loge. Les deux rivales se menacerent longtems des yeux. On voïoit dans les regards de l'une tout ce que la rage & le désespoir ont de plus marqué; & dans ceux de l'autre ce que le triomphe & la satisfaction ont de plus agréable. Les insultes réciproques des regards durerent quelque-tems: quand les hoïtilités des yeux furent finies, elles se battirent encore longtems par des gestes, des grimaces, & des coups d'éventail.

Ce

Cependant les mains de l'abbé, qu'on avoit jusques-là toujours vues, disparurent tout d'un coup : l'abbé étoit-là ; on ne pouvoit pas les soupçonner hors de la loge ; elles étoient sans doute cachées quelque part. A cette désertion, la dame délaissée perdit tout-à fait contenance ; ses regards aux spectateurs étoient parlans. Ils leur disoient ; voiez ce perfide qui me méprise au point de se livrer à sa passion en présence du public : d'un autre côté, regardez cette femme sans bienséance, insensible à toute autre considération, qu'à celle de son amour. Peut-être goûte-t-elle dans ce moment mille petites sensations qui la préparent d'avance à un plus grand plaisir après le spectacle. Car les femmes en France peuvent par le seul mouvement des yeux faire un discours suivi avec toutes ses parenthèses. Le parterre de Paris, qui n'aime point à garder les manteaux, l'ayant entendu, entreprit de la venger. Il se mit à crier, haut les mains, Monsieur l'abbé, haut les mains ; & aussitôt ses mains reparurent.

A côté de cette loge se passoit une autre comédie. Une veuve surannée, mais riche, qui se croioit aimée d'un officier sans fortune, découvrit ce soir-là par un  
coup

coup d'oeil qu'il en vouloit à sa fille qui étoit jeune & jolie & qui étoit avec elle à la comédie. Cette préférence indigna la mere : elle le congédia sur le champ en présence du public. L'officier remercié ne se déconcerta point ; se voyant hors de service, il alla offrir les siens dans une autre loge à une dame qui n'avoit point de fille. Aussitôt le parterre applaudit à son choix par un battement de mains général, & hua la veuve surannée. Alors il n'y eut pas moins de quatre scènes muettes à cette seconde représentation, l'indignation de la vieille veuve, le chagrin de la fille, le plaisir de la jeune dame, & la satisfaction de l'officier. Outre ces comédies continuelles, il y a une infinité d'entractes, où on voit des spectateurs qui vont, qui viennent, qui montent, qui se précipitent d'une loge à l'autre. Vous les voyez aux premières, & en même tems aux secondes, & presque aussitôt aux troisiemes. Si on n'étoit pas sûr de ses yeux, on croiroit voir double ou triple, tant ils se multiplient. On pourroit appeller cet endroit de la pièce des spectateurs, la scène des voltigeurs.

LET-

## L E T T R E LXI.

*Le Même au Mandarin Kie-tou na,  
à Pékin.*

de Paris.

**L**E monde Européen, est formé de deux tiges. La société est divisée ici en nobles & ignobles. Il est vrai qu'il faut très peu de chose pour être de la première classe. Une famille qui fait écrire son nom dans les annales du monde, est noble ; celle qui l'oublie, est roturiere : c'est une affaire de mémoire.

Tout homme qui peut prouver que ses ancêtres vivoient il y a neuf-cens-ans, est bon gentilhomme ; celui qui ne le prouve point ne l'est pas. Tu vois que la qualité de gentilhomme & celle de roturier ne différent en rien, puisque les uns & les autres avoient leurs ancêtres il y a neuf-cens-ans ; & que tout le mérite consiste à s'en souvenir. On a cependant imaginé un autre moïen qui est de l'oublier. Un Européen qui peut prouver que sa famille est si ancienne qu'il en a perdu jusques à la trace, est noble & archinoble. On soupçonne qu'une origine dont on n'a au-

cune